

**SUR
LA
PISTE
DU**

CAÏMAN

C'est au milieu des eaux glauques des marécages d'Amazonie que vivent des monstres d'un autre monde. Spécialiste de la forêt vierge, Jean-Luc Sanchez est allé à la recherche de ces tueurs fervents de

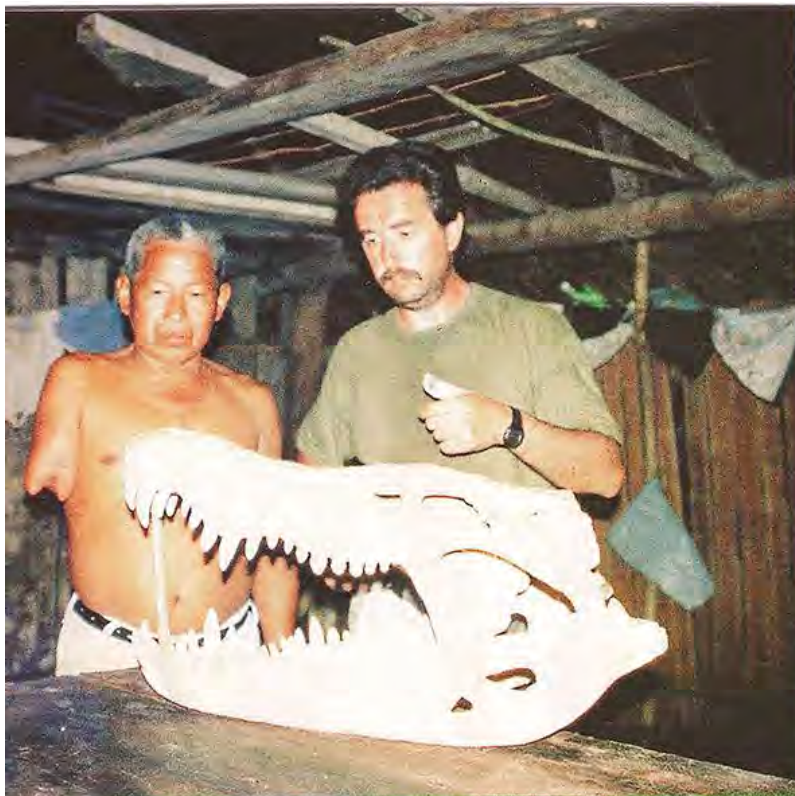
**DOCUMENT
NEWLOOK**



NOIR



bien moins connus que les crocodiles du Nil ou d'Asie mais tout aussi féroces et sanguinaires.
humaine. Et a rencontré des pêcheurs locaux y ayant laissé un peu de peau et quelques os...



Dans un village de l'Amazonie péruvienne, une victime montre à Jean-Luc Sanchez, notre reporter, la "tête" de son bourreau, un "largato negro" qui devait mesurer 4 ou 5 mètres.

Manuel m'en avait souvent parlé, mais au cours de mes multiples voyages en forêt, j'avais eu tant d'autres choses à étudier que je ne m'étais jamais vraiment intéressé à cet animal qui semblait tous les effrayer, le caïman noir. Jusqu'au jour où mon ami, lors de ma dernière expédition en Amazonie péruvienne, m'alerta. Un de ses contacts pêcheurs venait d'être attaqué par un caïman noir, et il voulait que nous lui rendions visite. En chemin (2 jours de marche), Manuel me parla du redoutable combat que menaient les hommes face à ces superprédateurs. Protégés par l'interdiction officielle de chasse depuis 1970, les caïmans, longtemps traqués pour leur peau, se sont affranchis de leur peur ancestrale des humains et, sûrs de leur supériorité, ont choisi de passer à l'offensive. Ainsi, en Amazonie péruvienne, les hommes disputent aujourd'hui leur parcelle de territoire vital à ces monstres sanguinaires. Pourtant, à armes égales, sans leurs vieux fusils rouillés, ils ne passent pas lourd face à ces reptiles pouvant atteindre 6 mètres de long pour plusieurs centaines de kilos. Malheur aux pêcheurs isolés qui, à bord de leurs minus-

cules pirogues, s'aventurent imprudemment dans les lieux de chasse des grands caïmans, ou s'approchent de trop près de leurs lieux de reproduction et de ponte. Dans ces deux cas, le "killer instinct" de la bête peut atteindre son paroxysme, et les hommes y laisseront sans coup férir une partie du corps, quand ce n'est pas la vie. Ramon, la victime, a eu de la chance. Dans la chair de sa jambe, une énorme plaie sanguinolente, véritable entaille aux bords nets faite par un croc de caïman. "J'ai glissé dans un marécage et il était juste là, à me guetter. Heureusement, c'était un petit, sinon, je crois que j'y aurais laissé la jambe", raconte-t-il. Manuel me propose d'aller faire un tour dans les marécages en question, à la tombée de la nuit. "On prend une grosse pirogue, c'est plus sûr." Tout en pagayant lentement dans les eaux glauques, il m'explique que Ramon a eu une chance inouïe parce que pour les pêcheurs attaqués, les chances de survie sont généralement minimes. En fait, le seul remède pour tenter de sauver un membre mordu, ce sont les plantes de la forêt. Sans compter bien sûr sur un moral d'enfer et une bonne constitution pour supporter la douleur et la vue d'un membre déchiqueté. Les plaies "superficielles" telles que celles de Ramon, sans arrachage de bras ou de jambe, sont rares.





“S’IL Y AVAIT EU PLUS D’EAU, IL M’AURAIT TUÉ”

Eligio, miraculé d’une attaque **“D’un coup, j’ai senti que ma main** **était happée par une énorme bouche”**

En mai 1990, Eligio Mey Huayaban, habitant de Santa Helena, village situé sur les berges du río Tapiche, en Amazonie péruvienne, est attaqué par un grand caïman noir. Survivant miraculeux, il raconte sa nuit d’horreur.

NEWLOOK : Où l’attaque a-t-elle eu lieu ?

ELIGIO MEY HUAYABAN : J’étais parti seul dans ma pirogue pour pêcher, comme à l’accoutumée. J’avais remonté la rivière Tapiche et j’avais ensuite pénétré dans un immense lac recouvert de végétation aquatique situé à plusieurs kilomètres du village. La nuit était très obscure, donc propice à la pêche au harpon.

– Vous saviez que cet endroit était peuplé de caïmans noirs ?

– Oui, bien sûr. D’autres habitants, comme moi, en avaient déjà vu beaucoup dans cette zone, mais personne n’avait jamais été attaqué.

– Avez-vous vu le caïman avant qu’il vous attaque ?

– Absolument pas. Je faisais lentement avancer ma pirogue dans les marécages, assis à l’avant, jambes croisées. Tandis que d’une main je pagayais doucement, je tenais de l’autre mon harpon, prêt à le lancer... Il y avait un grand silence dans cette nuit très noire. Et soudain, j’ai senti que la main qui tenait la pagaie était happée par une énorme bouche. Je n’ai pas eu le temps de réaliser ce qui était en train de se passer. J’ai été tiré vers l’avant et je me suis retrouvé dans l’eau, heureusement peu profonde à cet endroit. Ce n’est qu’après que j’ai réalisé que je venais d’être attaqué par un caïman noir.

– Vous avez eu le temps de nager jusqu’à la rive pour vous mettre à l’abri du monstre ?

– Non, il n’y avait pas beaucoup d’eau. Si j’avais été obligé de nager, j’aurais été une proie encore plus facile et je pense que je ne serais plus là.

– Que s’est-il passé ensuite ?

– J’ai été pris de panique. J’ai réussi à rejoindre un petit promontoire de terre

en marchant à reculons et en me protégeant avec ma pirogue comme d’un bouclier. Je ne voyais pas le caïman, je le devinais. Hors de l’eau, je me suis mis à hurler. Ce n’est qu’au bout de plusieurs minutes que je me suis rendu compte que ma main et une partie de mon bras avaient été emportées dans la gueule du caïman.

– Qu’avez-vous fait alors ?

– Pas grand-chose. Je perdais mon sang, je souffrais atrocement et j’étais au bord de l’évanouissement. Je me suis résigné à attendre que le jour se lève car je savais que le caïman rôdait dans les parages. À l’aube, la bête avait disparu. J’ai réussi je ne sais comment à vider ma pirogue et à la remettre à l’eau, puis à rejoindre le río Tapiche au bout de plusieurs heures d’efforts.

– Comment avez-vous trouvé la force de rejoindre votre village, qui était encore très loin ?

– Je ne pouvais pas, j’étais à bout. Je serais d’ailleurs mort si, par miracle, je n’avais pas rencontré des “madereros” (exploitants forestiers) qui descendaient la rivière. Ils m’ont emmené à Santa Helena, puis ensuite, une embarcation plus rapide m’a conduit à l’hôpital de Requena, à la confluence du Tapiche et de l’Ucayali, à plusieurs heures de navigation de mon village.

– Vous avez alors su que vous étiez définitivement sauvé...

– Pas vraiment ! Le personnel de l’hôpital était en grève. J’ai juste été transféré grâce à une collecte de sang improvisée, mais je n’ai été opéré que deux jours plus tard. Trop tard, d’ailleurs. La gangrène gazeuse s’était déclarée, et il a fallu amputer la totalité du bras. ■

Depuis, Eligio a trouvé un petit emploi de mairie, chargé de la maintenance du groupe électrogène du village.